



## note de lecture

Mariella Colin :  
**La Littérature d'enfance et de jeunesse italienne en France au XIX<sup>e</sup> siècle.**  
**Édition, traduction, lecture**  
**Cahiers de Transalpina, Quæstiones**  
**Presses universitaires de Caen, 2011**

ISBN 978-2-84133-370-7

172 pages

16 €

L'ouvrage regroupe huit études sur la réception de la littérature de jeunesse italienne, publiées au fil d'un itinéraire scientifique que l'auteur prend soin de retracer en introduction. Ces études ont pour objet l'édition, la traduction et la lecture des livres de jeunesse italiens dans le contexte français du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. À partir d'un corpus d'œuvres importantes, Mariella Colin s'attache à montrer que les considérations politiques ont souvent pris le pas sur les critères esthétiques et que les textes offerts aux lecteurs français ont pu échapper aux intentions explicites de leurs auteurs.

À cet égard, le cas de Sylvio Pellico est exemplaire. Ancien prisonnier des cachots autrichiens, Sylvio Pellico publie, à partir de cette expérience politique, *Mes Prisons et Des Devoirs des hommes* qui connurent un succès immédiat en Italie puis en Europe, jusqu'à devenir un classique de la littérature romantique. En France, ces romans furent rapidement adaptés par les éditeurs catholiques comme livres de lecture pour les élèves de collège et les pensionnats de jeunes filles. En comparant les préfaces des nombreuses éditions françaises qui se succédèrent à partir de 1833 jusqu'à la fin du siècle, Mariella Colin montre que la foi chrétienne de l'auteur a été privilégiée au détriment de son opposition à l'arbitraire de l'empereur François-Joseph. Des réécritures, des adaptations, et même des censures du texte source sont ainsi mises au jour, qui permettent de mieux faire coller le texte de Pellico avec les objectifs de l'enseignement de la Loi Guizot, ou de montrer que Pellico se battait au côté des légitimistes et des catho-

liques conservateurs français. Progressivement, c'est le versant humain du texte italien qui disparaît au profit d'un ouvrage tout entier au service de la dévotion.

Le destin de *La Fortune des Fiancés* (1828) ou *Lucia Mondella* (1834) d'Alessandro Manzoni est similaire. Bien que catholique libéral, Alessandro Manzoni est présenté comme un conservateur dans des adaptations de plus en plus éloignées du texte source. Accaparé par les milieux conservateurs sous la Monarchie de Juillet, le roman ainsi « catholicisé » ne fut jamais reconnu à sa juste valeur, sa dimension pédagogique se trouvant amplifiée au détriment de ses qualités esthétiques.

Autre grand écrivain, Cesare Cantù dont la traductrice, Amable Tastu, présente les quatre volumes de lecture progressive quand ils paraissent chez Didier en 1841 sous l'intitulé général *Éducation morale populaire*. Dans la préface, Amable Tastu reconnaît avoir préféré imiter plutôt que traduire l'œuvre italienne, d'autant qu'une partie de l'œuvre source n'est que la simple traduction de *Simon de Nantua* de Laurent-Pierre de Jussieu (1818). De plus elle déclare avoir procédé à une francisation systématique de toute italianité. Que reste-t-il alors de l'œuvre originale ?

L'avènement de la Troisième République inverse quelquefois ces tendances. Ainsi, au moment de la perte de l'Alsace-Lorraine, c'est le versant politique de l'ouvrage de Pellico, désormais surnommé le « généreux Carbonaro », qui refait surface, conformément à ce qui se passait au même moment en Italie. La religion semble céder timidement le pas à la raison. En 1885 l'œuvre de Cantù fut pour la première fois traduite de manière irréprochable par Albert de Mun ; mais le pape demanda au traducteur, qui se soumit à l'injonction, de renoncer à son initiative.

C'est au cours du Second Empire et de la Troisième République que se sont formés les stéréotypes de l'Italie et des Italiens en France. Le premier écrivain

## note de lecture

français à utiliser l'Italie pour décor est la comtesse de Ségur qui manifeste son aversion pour l'Italie libérale et pour tout ce qui peut amoindrir le pouvoir de l'Église et de Rome. On en voit la trace dans *Les Bons Enfants* rédigé en 1861, deux ans après l'occupation des provinces papales par les troupes piémontaises, mais encore dans *Après la pluie, le beau temps* qui paraît en 1871, peu après la deuxième tentative de Garibaldi d'occuper Rome (1866-1867). Au stéréotype de l'Italien ennemi de la France catholique s'ajoute celui de l'immigré qu'elle a mis en scène sous les traits de Paolo Perroni, un personnage culturellement inférieur et ridicule dans *François le bossu* (1864).

L'immigré italien est aussi présent dans *Sans Famille* d'Hector Malot (1878). Mais sa présentation est plus complexe que chez la comtesse car elle s'incarne dans deux personnages opposés : Vitalis et Garofoli. D'un côté, Malot dresse la figure romantique et positive d'un personnage exceptionnel qui se charge de l'éducation de Rémi ; de l'autre la figure réaliste et négative d'un cruel exploiteur d'enfants.

Dans les années suivantes, la représentation de l'Italien immigré ennemi de la France perdurera, encouragée par les tensions entre les États français et italiens, mais elle deviendra sicilienne. C'est Jules Verne qui inaugure le stéréotype du Sicilien dans *Mathias Sandorf* (1885), suivi d'André Laurie avec *Tito le Florentin* (1887) et de Paul d'Ivoi avec *Les Cinq Sous de Lavarède* (1895). Ces stéréotypes disparaîtront dans les années 1920.

Le rapprochement des articles permet de souligner l'importance du travail des maisons d'édition dans la diffusion de la littérature étrangère. Le faible nombre de livres italiens traduits pour la jeunesse ne s'explique pas seulement par les relations tendues entre les deux nations durant tout le siècle. Il est aussi dû au peu d'intérêt des grands éditeurs comme Hachette ou Hetzel pour cette production. L'édition des livres italiens en France était surtout l'affaire des éditeurs catholiques tels que Mame, Ardant ou Lefort et ne concernait qu'un

lectorat conservateur. Les choses vont quelque peu changer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où les intellectuels français commencent à s'intéresser à la littérature de la péninsule et au poète D'Annunzio, Delagrave publie, sous le titre italien de *Cuore* d'Edmondo De Amicis, une traduction d'Adrienne Piazz (1892). Cinq réimpressions suivront. En 1895 paraît, toujours chez Delagrave, une autre édition intitulée *Grands Cœurs*, dont la préface signée par l'éditeur s'adresse directement aux représentants de l'institution scolaire pour insister sur la conformité du récit avec les objectifs de la Loi Ferry de 1882. De 1892 à 1962, ce texte est réédité trente-six fois. Si Paul Hazard a attiré l'attention sur les qualités de l'ouvrage dès 1914 dans un article paru dans *La Revue des deux Mondes* ainsi qu'en 1932 dans *Les Livres, les enfants et les hommes*, Marc Soriano et Isabelle Jan se rangent aux avis de la critique italienne qui, après 1968, fait tomber le livre en disgrâce. Delagrave est aussi l'éditeur d'un autre grand auteur italien, Emilio Salgari, dont les romans d'aventures se rapprochent de ceux de Jules Verne et Louis Bousсенard.

En 1902 paraissent en français *Les Aventures de Pinocchio*, histoire d'une marionnette dans une édition confidentielle. Ce n'est que dix ans plus tard que le roman est réellement porté à la connaissance des lecteurs français. La traduction est très éloignée du texte source comme l'attestent des études linguistiques précises. Pour exemple, la perte de la toscanité, tant dans le discours des personnages que dans la narration, conduit à l'affaiblissement du non-sens et du comique du texte de Collodi. Ces analyses complètent un ensemble particulièrement dense et riche qui montre que les traductions françaises des livres italiens révèlent davantage les composantes politiques, sociales et idéologiques du pays d'accueil qu'elles ne donnent à voir aux lecteurs français l'originalité de la littérature italienne.

**Christa Delahaye**  
Université d'Artois